



1

Des champs criblés de trous d’obus, sillonnés d’un bout à l’autre par des tranchées, où des hommes en uniforme avancent péniblement dans une boue épaisse et gluante, enjambant des cadavres. Mieux vaut, bien sûr, passer à côté. Mais ce n’est pas toujours possible. Le ciel se reflète dans des flaques teintées de sang, jonchées de douilles et de mégots.

– Putain ! On dirait que tout est en train de péter ici : l’artillerie, les chars, les canons, les kalachnikovs, les drones. C’est juste la merde.

– Qu’est-ce tu veux ? C’est Bakhmout.

– Saloperie. Au moins, l’abri est bon.

– Putain, grave ! Du béton. Des poutres. De l’herbe. Dieu sait. Peut-être qu’il tiendra le coup s’il est touché.

– Fais pas ton prophète de malheur, connard. Combien de fois s’est-on retrouvés dans cette situation ? Et pire même. Et alors, on nous a tiré dessus ?

– Tu le sais bien. Si on nous avait tiré dessus, on ne serait pas là.

– Mais, putain, regarde, ça éclate toutes les minutes. Et on ne sait jamais où. Tout tremble. Regarde les tasses, les gamelles, tout tremble. Tu sais, Liéchi, j’en ai marre de rester assis là. J’ai les pétaches. Je préfère sortir. Qu’est-ce que c’est que ce bordel ! Ils ont tout défoncé. Ici, une kalach, c’est pas mieux qu’un pistolet en plastique. Pan-pan.

– Attends encore. Pan-pan. Quand le moment sera venu, on ira voir.

– J’en ai marre aussi, dit soudain Tchia en russe, en tortillant sa moustache. Son accent rend le mot ridicule. Mais quand ils se calment, continue-t-il en anglais, ça me passe.

– Qu’est-ce qu’il dit, Liéchi ? dit Bogdan en écrasant son mégot dans une boîte de conserve.

– Que ça le fout en l’air. Et que, quand ils auront fini leur frappe, ça ira mieux.

– Et pourquoi il s’est pointé ici ? Tchia, t’as perdu quelque chose ici ? Il te manquait quelque chose chez toi ? Traduis.

– Bogdan, ça suffit. Fous-lui la paix, tu as déjà demandé. J’ai traduit. Il a répondu.

– Demande encore.

Tchia comprend qu’ils parlent de lui et regarde Liéchi d’un air interrogateur.

Liéchi est assis, les coudes sur le fusil automatique posé sur ses genoux, le menton dans les mains. Il regarde Bogdan avec un sourire triste.

– Tchia, dit-il, demanda-t-il à nouveau en anglais, pourquoi tu es venu.

– Dis-lui que je suis plus utile ici qu’au Kurdistan. Et j’ai du temps.

– Je me fous de vous, les gars. Noir américain. Irlandais. Juif. Restez dans la boue bien contents. Surtout ne fumez pas ! Si au moins vous fumiez.

Ainsi vous ne recevez pas d'argent. De la gnole, vous buvez au moins?

– Oui. Mais depuis qu'on vous a rejoints, pas une seule fois. La dernière bière. Quand on nous a embarqués. À la Ville, avant le départ. Chez O'Brians. Sur la rue Mikhaïlovskaja.

– Oh-oh-oh. Classieux comme endroit.

– En fait, je préfère les endroits plus simples.

– Et avant nous, où étiez-vous?

– Près de Makiivka. Près de Koupiansk. À la DChV¹.

– Ouais. Et c'est comment là-bas?

– Comme ici.

Liéchi s'est souvenu que son cœur s'était serré lorsqu'il avait vu, en avançant, la forêt jonchée de cadavres. Comme si on avait décidé de la gaver à mort. Ils gisaient au milieu des arbres abattus et meurtris, calcinés et rongés par des éclats d'obus, et qui dépassaient de la neige, nus et noirs comme la peur des soldats. Il décide de ne pas regarder sur les côtés. Ni sur les traces de passage. Ni sur le blindé, lorsque les chars roulent sur les corps comme s'ils n'existaient pas. Regarder uniquement devant soi. Et sur sa montre dans la tranchée, dans son secteur.

Ils étaient arrivés ici pendant la nuit. Lorsqu'ils ont débarqué et couru vers les tranchées pour s'y glisser, sans regarder où ils mettaient les pieds, impossible d'éviter les mains, les pieds, les têtes de quelqu'un... Et c'est cela que notre œil aurait pu voir de Doubovo-Vassilievka à Krasni, de Tchassiv Yar à Soledar. Il est hors de question d'évoquer Bakhmout.

2

– Ah, tu t'en souviens! dit en souriant Tchia.

On s'est bien pintés ce soir-là. Tu as même appelé

tes parents après avoir bu. Une petite bière serait la bienvenue maintenant.

Liéchi se crispe.

– Ne t'inquiète pas. Ils vont nous relever. Et on aura de la bière. Et on appellera les nôtres.

– Je n'appelle pas les miens. Je leur écris seulement. Quand j'étais au Rojava, ils ne savaient pas du tout où j'étais. Heureusement, la connexion était pourrie là-bas. Et puis, depuis Erbil, une fois lavé et reposé, j'ai appelé pour dire que je faisais une mission pour l'Unicef et que je n'avais pas eu de réseau. Et j'ai bien fait. Pourquoi les effrayer? Tu sais ce qui leur serait arrivé si je leur avais dit la vérité? Ils seraient devenus fous.

– La même histoire.

Liéchi s'est souvenu comment ils étaient sortis du O'Brians. D'excellente humeur. Et il avait appelé sa mère. Et il lui dit qu'à partir du surlendemain, il n'aurait plus de connexion. Mais que tout allait bien. Qu'ils transportaient de la nourriture et de l'eau dans les villages proches du front. Où la connexion était intermittente. Souvent inexistante.

Elle avait passé le téléphone à son père. Celui-ci avait raconté quelque chose de drôle. Content qu'il soit un peu éméché et de bonne humeur. Parce que si tu bois, c'est que tu n'es pas dans le pétrin, pour sûr.

Et il avait dit:

– Mais quel pétrin? Je fais très attention à éviter les problèmes.

– Prends soin de toi, lui avait demandé son père. Et sa voix, comme s'il souriait.

– Tu entends, Tchia? C'est quoi ce prénom? C'est irlandais? Ça veut dire quelque chose? Moi, c'est Bogdan. Ça veut dire «donné par Dieu». C'est-à-dire qu'Il m'a offert à mes parents. Lui, c'est Dmitro. Dans

1. Troupes d'assaut aéroportées des forces armées d'Ukraine

l'ancien temps, ça voulait dire «laboureur». Liéchi, c'est clair. C'est un conteur. Et Tchia, c'est quoi?

– Ce n'est pas un nom. C'est un nom de code. Ça date du Kurdistan. Ça veut dire montagne. C'est comme ça qu'ils m'appelaient.

– Mais c'est que tu es grand. Baisse-toi quand on partira.

– C'est quand qu'on partira?

– Bientôt, je crois.

– On va y aller et ils vont crever, dit Cooper dans son coin. On va y aller, et ils vont crever.

– Oh, t'es réveillé, marine. Tu veux du thé? Y a du sucre.

Bogdan tendit une tasse à Cooper.

– Allez, bois un coup.

Cooper but une gorgée. Bogdan s'adossa aux caisses recouvertes de bâches.

– Euh... Miracle! dit-il en secouant sa tête blonde. Il est noir. Ah, là...

Et il secoua à nouveau la tête.

– Ça, c'est bien. Tu ne brilleras pas dans la nuit. Et nous, les gars, on va s'enduire.

Et après une pause:

– Hé, vous entendez? Pendant qu'on discutait, ils ont fini de canarder. Tout est calme. On va bientôt partir.

Et en effet, les secousses avaient cessé. La planète, qui n'avait pas arrêté de geindre et de trembler, s'était immobilisée, comme une boule de billard au bord du trou, attendant un nouveau coup. Ou un coup manqué.

On va y aller, et ils vont crever, répéta Cooper. Et il but une gorgée de thé.

Mais les voies restaient terrestres. Dans les ténèbres et le silence, la gravitation retenait les hommes dans les abris. La terre les portait. Le monde qui se fissurait luttait pour préserver son intégrité par les racines de millions d'arbres et de fleurs, de tunnels, de câbles, de voies ferrées, de parallèles, de méridiens, de sentiers et d'autoroutes, de chaînes de traces, de bons sentiments et de déclarations d'amour. Il tenait encore.

Mais déjà les récepteurs radios grésillaient. On entendait des codes et des ordres. La terre s'appêtait à être à nouveau jetée aux pieds des combattants par une force inhumaine. Ils attendaient le signal, sombres et silencieux.

Ils se préparaient. Ils étaient peu nombreux. Ils avaient laissé leurs papiers et leurs téléphones. Ils n'avaient pas retiré leurs croix et leurs amulettes. Quelque part, derrière la forêt ravagée, quelque chose brûlait vivement. Un village? Un supermarché? Du côté de Bakhmout, des missiles s'envolaient. Leur lumière livide rendait les ombres des troncs coupés encore plus noires.

Mais tout était calme. Le froid d'avril pénétrait le corps, s'insinuait sous le gilet pare-balles et le casque. Il empêchait de transpirer. Était-ce lui qui faisait trembler les gars? Ou l'attente? Certains s'arc-boutaient contre le fond de la tranchée. D'autres tapaient doucement du pied. D'autres restaient silencieux. Certains murmuraient quelque chose... La liturgie était célébrée pour ceux qui portaient au combat, avant leur sortie.

Pour Tchia et Cooper, c'était amusant. L'un avait grandi parmi les catholiques, l'autre chez les baptistes. Quant à Liéchi, il connaissait bien l'office: ce n'est pas en vain que dans sa jeunesse, il avait parcouru

à pied et à motoneige les forêts du Grand Nord jusqu'aux épais fourrés de Mourom et de Kovrov, où même les tchékistes n'osaient pas s'aventurer dans le passé. Il avait ensuite soutenu une thèse à l'université sur les voies secrètes de leurs mystérieux habitants et des serviteurs de Dieu qui priaient dans des temples secrets dans la forêt, certains Jésus, d'autres la roue². Cela ne le faisait pas rire. Il savait où allait chaque prière humaine.

Mais une pensée fulgurante revenait souvent, au moment il est encore possible de reculer et de ne pas agir devant un danger qui s'annonce mortel: «Qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi ce casque, ce gilet pare-balles, ce fusil automatique, cette cagoule humide et ces bottes anglaises mouillées? Pourquoi suis-je ici? Pour qui?»

Cette nuit calme, le ciel, la terre et l'eau qui coule, le feu derrière la porte de l'abri, ne sont-ils pas des appels au repos, à rejoindre sa mère, la mer?

Des questions familières. Et il y avait répondu maintes fois, avec précision et par habitude, clairement et calmement: «Je suis ici pour ceux qui ont été maltraités, torturés et dont les parents ont été et sont encore persécutés, pour Vitia, Igor, Ilya, Amir, Ioulia, Tolia, Marika, Liza et des centaines d'autres...

Je suis ici pour moi-même, pour l'adolescent auquel des enfoirés à épaulettes ont enfoncé des cigarettes dans les paupières, et qu'ils ont menacé avec une bouteille...

Pour le chagrin de toutes les mères et de tous les pères de garçons et de filles qui croupissent en prison sans raison dans ce pays qui m'était autrefois cher. Pour ceux tués et mutilés ici par ces bombes... Pour les centaines d'orphelins que j'ai vus au cours de l'année...

2. Référence au bouddhisme pratiqué par certaines minorités en Russie.

Et pour les parents qui ont perdu leurs enfants. Sans raison et pour rien. Pour mes amis disparus. Et pour ceux que j'aime.»

Ce dialogue intérieur, un mantra, peut-être, l'avait distrait du froid et des frissons. Une fois prononcé, il avait senti ses jambes se raidir. Mais alors, un murmure a parcouru la chaîne d'hommes qui tenaient leurs armes à la main: «On y va.» Et ils sont partis.

4

On ne les voyait plus.

On n'entendait plus leurs voix.

Et on ne captait plus leurs mots.

5

Dans les entrelacs des chemins infernaux des tranchées et sur les collines, entre les pieux et les souches des trembles abattus, on entendait les claquements sourds des grenades, comme si la porte d'entrée d'une maison vide battait. De longues files de ce côté-là. De courtes files de l'autre. Des cris, des ordres, des jurons et des gémissements. Ni «hourra!» ni «ah-ah-ah-ah!».

Seulement des coups de feu. Ils éclairaient furtivement l'herbe vieille et sèche, en partie brûlée, fauchée, qui dépassait ici et là, comme la barbe d'un clochard.

Le groupe de volontaires novices de Liéchi marchait légèrement en arrière en bataillon. Le combat avait été bref et n'avait fait aucune victime. Ils avaient atteint la ligne prévue, à l'intersection de chemins de terre défoncés traversant une bande boisée, et s'étaient installés dans des tranchées délabrées ayant à peine résisté à l'hiver. Et qu'est-ce qu'on n'y trouvait pas. La boue et le sable barbouillaient les affaires

immondes et les visages des morts. Depuis combien de temps étaient-ils là? L'adrénaline ne retombait pas. Attention. Attention. Attention. Il n'y avait plus rien à faire. Mission accomplie. Attendons le signal du retrait.

Devant, à l'intersection de trois tranchées, Bogdan, sans voir, lance par-dessus les parapets des grenades noires dans les passages de communication. Où il peut. Plus loin, de la fumée et des mottes de terre. Sergo et Dmitro lui passent les grenades. Et lui, avec son M-16 dans le dos, les balance au hasard. En silence. Régulièrement. Avec assurance. Y avait-il quelqu'un dans ces passages, maintenant plus personne ne le dira. On tirait de là-bas avec un lance-grenades. Et alors il en jetait aussi. Jusqu'à ce qu'il n'en ait plus. Puis il s'est courbé et assis dans la tranchée. Et s'est appuyé à la glaise devant lui. Le canon de son fusil léchait l'eau qui stagnait entre les planches pourries du sol.

Il murmurait: Putain, putain, putain.

Puis il demanda: Alors, ça va?

On lui répondit: super.

Devant, le groupe du Violoniste terminait le travail. Des coups de feu isolés retentissaient.

À l'aube, tout était calme. Derrière les arbres brisés, se dissipait une brume pâle. Ceux qui étaient partis à la mort étaient vivants. Et attendaient la relève. L'infanterie devait arriver sur le secteur libéré pour remplacer les volontaires des forces spéciales...

Ils ont attendu une heure. Deux heures. Trois heures.

De l'autre côté, le silence régnait.

Mais les effectifs de secours ne sont pas arrivés. Aucun renfort n'a été envoyé.

Ils ont soudainement disparu dans les flammes. Plus exactement, les flammes se sont abattues sur eux. À l'aube. Sur les champs, les ruisseaux, les

buissons, les routes et les maisons, sur tout ce qui se trouve entre les villages de Khromovo et Doroga.

Et nous dormions. Et les perce-neige se dressaient comme des bougies blanches dans un vase lilas.

Les jours passaient ainsi, ponctués par nos appels. Les siens à nous, les nôtres à lui. Nous avions discuté, et Dieu merci. C'était bien. C'était plus facile. Et sans se douter que, dès que tu raccroches le téléphone, une seconde plus tard... Qui sait ce qui peut arriver la seconde qui suit? Ça ne fait rien, maintenant, on a l'âme en paix.

Les gens parlent d'intuition. Du cœur de la mère qui sent le danger...

Mira dormait paisiblement. Tout comme moi.

Nous avions dormi longtemps. C'était le Jeudi saint. Le 20 avril. Le jour des perce-neige. Un mois exactement après mon anniversaire. Et je m'étais levé. J'avais regardé un moment le visage très beau, très calme, détaché, serein de Mira. J'étais sorti sur la terrasse. Je regardais les montagnes. La neige avait complètement fondu. Je m'étais assis dans le fauteuil à bascule. Je contemplais les pins et la mer. Et là, le téléphone a sonné.